

IVERIA

ORGANE DE POLITIQUE NATIONALE GEORGIENNE.

Supplément du N° 6.

Directeur : E. PATARIDZE.

30^e ANNIVERSAIRE DE L'EXECUTION DES MEMBRES
DE L'ORGANISATION MILITAIRE POUR LA LIBERATION
DE LA GEORGIE.



Verdict de la Commission Extraordinaire (Tchéka)
de la République Socialiste Soviétique de Géorgie :

Le travail de préparation d'une insurrection en Géorgie par des agents de l'Entente capitaliste s'est soldé par des arrestations opérées par la Commission Extraordinaire (Tchéka) :

Pour avoir conspiré contre le pouvoir soviétique, organisé et participé à un mouvement de banditisme en Géorgie et avoir ainsi trahi l'Etat ouvrier et paysan, l'enquête effectuée par la Commission Extraordinaire de Transcaucasie étant achevée, la Commission Extraordinaire de la R. S. S. de Géorgie arrête que *le châtiment suprême soit infligé aux personnes suivantes :*

1^o ANDRONIKACHVILI, Alexandre, 51 ans, ex-prince, ex-général d'état-major, professeur à l'Ecole Militaire soviétique géorgienne. Il occupait ce dernier poste lorsqu'il dhéra au Centre Militaire et prit part au mouvement de



banditisme, ainsi qu'à la préparation de l'insurrection fomentée contre le pouvoir soviétique.

2° TSOULOUKIDZE, Varden, 57 ans, ex-prince, ex-général, chef des gardes-frontières de l'Armée Rouge géorgienne, en fait dirigeait les travaux du Centre Militaire géorgien. Le Centre Militaire l'avait chargé en même temps que Mouskélitchvili, de la préparation du plan de mobilisation de la population et de l'armement, ainsi que de la communication de ce dernier aux intéressés, sur place, par l'intermédiaire du Comité d'entente des Partis.

3° ABKHAZI, Constantin, 55 ans, ex-prince, ex-général d'état-major, ex-maréchal, président du Parti National-Démocrate Géorgien. Adhéra au Centre Militaire et participa à la préparation de l'insurrection dirigée contre le pouvoir soviétique en Géorgie. Lors de la réunion du Comité Central du Parti National-Démocrate, consacrée à la question de l'insurrection générale, il vota, de son propre aveu, en faveur de l'insurrection générale immédiate.

4° KHIMCHIACHVILI, Georges, 31 ans, ex-colonel, commandant d'un bataillon d'instruction d'une brigade soviétique géorgienne. Il faisait partie de l'Armée Rouge lorsque les mencheviks lui proposèrent d'être leur représentant au sein du Centre Militaire et participait à la direction du mouvement de banditisme dirigé contre la République Soviétique Socialiste de Géorgie.

5° MOUSKELICHVILI, Rostom, 35 ans, colonel d'état major, chef de l'état-major d'une division soviétique géorgienne. Il occupait ce poste lorsqu'il adhéra au Centre Militaire et travailla pour le compte des mencheviks et des nationaux-démocrates, leur communiquant des renseignements secrets. Au cours du soulèvement de Douchéti, à la tête de l'état-major des troupes punitives, Mouskelichvili était en liaison avec les bandits et les commandait.

6° ZANDOUKELI, Michel, 39 ans, chef d'un service d'intendance, membre du comité Menchévik de Douchéti. En 1922, il organisa deux bandes dans le district de Douchéti et était en contact avec Mouskélitchvili, lequel à ce moment, était chef de la colonne de répression.

7° BAGRATION DE MOUKHRANI, Simon, 27 ans, ex-officier, ex-prince. Sur l'ordre du Comité Central du Parti National-Démocrate géorgien il prenait part à la préparation de l'insurrection dans la région de Garé-Kakhétie, a commandé la formation Lachkarachvili qui

avait été organisée par le menchéviks dans le district de Gori.

8° KARALACHVILI, Pharnaoz, 24 ans, ex-officier, adjoint au commandant du 1^{er} Régiment de l'Armée Rouge géorgienne en septembre 1922, alors qu'il commandait le poste de mitrailleurs du pont de Zegvi, Karalachvili entra en contact avec la bande Lachkarachvili et se rallia à elle.

9° KERESSELIDZE, Jason, 32 ans, membre du Parti National-Démocrate Géorgien. Sur l'ordre des nationaux-démocrates a été en contact avec TCHOLOKACHVILI.

10° KOUTATELADZE, Jean, 40 ans, membre de l'Organisation Militaire du Parti National-Démocrate. Sur l'ordre du Comité Central de ce Parti, il organisait des groupes d'officiers contre-révolutionnaires.

11° TCHIABRICHVILI, Simon, 42 ans, commerçant, membre du Parti National-Démocrate. Militait activement dans les bandes armées du district de Douchéti en 1922.

12° MATCHAVARIANI, Alexandre, 51 ans, ex-colonel, commandant du 1^{er} régiment de la Division Soviétique Géorgienne. Pendant l'insurrection dirigée par Tcholokachvili, il participait activement aux travaux de Comité Militaire du Parti National-Démocrate Géorgien. Alors qu'il servait dans l'Armée Rouge, il communiqua au chef des troupes de répression, Rostom Mouskélichvili, les instructions du Comité Central du Parti National-Démocrate.

13° GOULISSACHVILI, Elisbar, 32 ans, membre actif de l'Organisation Militaire du Parti National-Démocrate. Tout en occupant un poste important dans l'Armée Rouge, il communiquait des renseignements à Tcholokachvili.

14° KLIMIACHVILI, Lévan, 26 ans, officier de l'Armée Rouge. Sur l'ordre du Parti National-Démocrate Géorgien, recrutait des officiers pour le compte de Tcholokachvili.

15° TCHRDILELI, Dimitri, 29 ans, ex colonel, commandant d'un groupe d'artillerie de l'Armée Rouge. Membre important et actif de l'Organisation Militaire du Parti National-Démocrate Géorgien, à la demande d'un groupe d'officiers, il avait déclaré au Centre Militaire qu'il était prêt à mettre ses batteries à la disposition de Tcholokachvili.

Les personnes, objet du jugement ci-dessus, ont déjà été exécutées. («Le Communiste», N° 115, 25 mai 1923).



DES GRANDS ESPRITS DANS DES SUPREMES COMBATS.

Ce terrible jugement s'accompagne d'un compte rendu détaillé de l'instruction effectuée par la Tchéka. On n'y retrouve qu'une histoire très incomplète des événements, tels que cet organisme était parvenu à les connaître. Néanmoins, les faits rapportés suffisent pour attester le caractère populaire et la vraie portée de ce combat.

Dès l'occupation de la Géorgie par la Russie Soviétique, en 1921, le peuple géorgien se montra irréductible. La résistance débuta par l'insurrection de la Svanéthie (province montagneuse de la Géorgie), (en 1921) dirigée par Bidzina Pirvéli. Puis vint celle de Kakhétie (en 1922) où le Colonel Tcholokachvili menait les opérations, suivie bientôt par le soulèvement général de la Géorgie (1924). Plus tard eurent lieu les insurrections en 1928 (Letchkoumi) et en 1930, appelées «insurrections de femmes».

Les documents publiés en 1923 par la Tchéka n'ont trait, évidemment, qu'aux deux premiers soulèvements et à la préparation de l'insurrection générale. Le Centre Militaire demandait que l'insurrection de 1922 dirigée par Tcholokachvili soit transformée en soulèvement général. Une telle décision émanant des grands chefs, dont se composait ce noyau de patriotes géorgiens, était basée sur une appréciation complète de l'évolution politique et militaire de l'Union Soviétique à cette époque. Le pouvoir soviétique n'était encore consolidé en Géorgie que dans les villes et le long des lignes de chemins de fer. La situation était identique en Arménie, en Azerbaïdjan et dans le Caucase du Nord. Dans ces pays, également, des insurrections avaient eu lieu et les patriotes géorgiens étaient en liaison avec leurs dirigeants.

L'insurrection de Svanéthie se termina victorieusement pour les défenseurs de l'indépendance de la Géorgie. Le gouvernement soviétique fut obligé de céder sur tous les points et signa un armistice avec les insurgés. Cette province géorgienne devint pratiquement autonome.

De même, les Soviets cessèrent d'envoyer des expéditions contre Tcholokachvili, dès que ce dernier évita de s'attaquer directement aux forces rouges et se réfugia dans la montagne.

Moscou comprenait combien elle était encore faible dans le Caucase et craignait fort que les insurrections, en s'amplifiant

et se généralisant, ne se transforment en une véritable guerre caucasienne, dans le genre de celle de l'Imam Schamyl.

Le Centre Militaire estimait parfaitement possible l'extermination des forces bolchevistes stationnées dans le Caucase et la libération de l'ensemble du pays. D'après lui, Moscou, longtemps encore, ne serait plus en mesure de s'attaquer, à nouveau, au Caucase. Pendant cette période il aurait été possible de fortifier le Caucase et de constituer la force militaire suffisante à sa défense.

Hors du Caucase, également, la lutte continuait dans les pays Cosaques, en Ukraine et au Turkestan. En Russie même, les campagnes des Dénikine, Wrangel, Koltchak et autres, avaient encore des prolongements.

De même les défaites soviétiques en Pologne (1921), ainsi que l'insurrection des marins de Cronstadt ranimèrent l'espoir des forces antibolchevistes des peuples.

L'état d'esprit des masses, subjuguées d'abord par le dynamisme révolutionnaire ou les promesses du paradis terrestre, avait beaucoup évolué. Cinq années d'expérience communiste avaient abouti à la faillite. En fait de paradis, on ne parvenait même pas à donner aux ouvriers du pain. La paysannerie était impitoyablement raziée. Ces derniers enterraient leurs récoltes. Le communisme était à la croisée des chemins. Lénine se préparait à faire machine arrière, Staline, quant à lui, mettait au point son plan de tyrannie destiné à mâter les populations par la terreur.

Cependant d'appareil militaire et policier de Moscou ne s'était pas encore suffisamment affermi pour pouvoir réduire, par les armes, une population hostile de 150 millions d'âmes.

Un coup victorieux et destructeur porté à la Russie Soviétique au Caucase aurait pu devenir fatal à celle-là et amorcer sa rapide désagrégation.

Le plan conçu par le Centre Militaire échoua : les milieux politiques géorgiens à cette époque n'ont pas fait preuve de cohésion et d'entente égales à celles des militaires géorgiens. Ce Centre étant partiellement tombé aux mains du pouvoir soviétique, son efficacité avait été notablement réduite.

La Russie Soviétique, d'autre part, renforçait intensivement ses forces dans le Caucase, et deux ans plus tard, en 1924, au moment du soulèvement général, la balance des forces avait déjà sensiblement évolué en leur faveur. La tyrannie stalinienne se consolidait rapidement au sein des Soviétiques, et son travail destructeur s'étendait dans l'univers entier.

Pendant ce temps le monde démocratique contemplait avec insouciance la poussée, sans précédent, du bolchévisme et la transformation d'une simple bande révolutionnaire en un danger mondial. Certains l'aidaient en cachette, d'autres même ouvertement.



En Géorgie, la lutte armée contre la tyrannie rouge se ralentissait progressivement pour s'arrêter complètement un jour. La nation géorgienne comprit d'instinct — et il en fut de même d'autres nations — qu'il n'était plus possible désormais de vaincre ce danger mondial que par un combat à la même échelle.

L'intransigeance de la nation géorgienne à l'égard de Moscou était exceptionnelle. La servitude rouge imposée au peuple de Géorgie lui paraissait de loin plus dangereuse encore que celles subies, à de nombreuses reprises, au cours de sa longue histoire. Cette fois-ci non seulement, son existence politique était en jeu, mais également tous les fondements de sa vie nationale — la famille, l'Eglise, les droits moraux, ainsi que le système économique.

Aussi, c'est avec une sévérité toute particulière que Staline répondit à l'attitude intransigeante de ses compatriotes à son égard. Dans son for intérieur, le dictateur soviétique devait penser que jamais le peuple russe ne le reconnaîtrait pour son père et seigneur, si lui de son côté, il ne faisait pas montre du chauvinisme russe le plus éffréné et ne dirigeait les foudres du châtiement en premier lieu et d'une manière exemplaire, contre son propre peuple.

Une telle sévérité pourrait trouver une explication partielle à l'égard de ceux qui prenaient une part active à la lutte sous le drapeau de l'indépendance de la Géorgie, à savoir, les organisations militaires et les militants des partis politiques.

Mais de nombreux membres du clergé, savants et écrivains, ainsi que d'autres représentants des forces spirituelles du pays, tant citadins que campagnards, partagèrent le sort impitoyable infligé par Staline aux insurgés proprement dits.

La paysannerie géorgienne était systématiquement et massivement déportée dans les camps du Nord où une mort certaine les attendait.

Pour son refus de reconnaître Staline pour maître et d'adhérer au bolchévisme, la Géorgie s'attira une vengeance terrible de sa part.

L'intransigeance de la nation géorgienne avait eu également des conséquences d'un autre ordre parmi les communistes géorgiens eux-mêmes. Ceux-ci se sentaient naturellement environnés de haine et d'hostilité depuis qu'ils avaient précédé les troupes moscovites au moment de l'invasion de leur propre patrie. Prisonniers dans un camp ennemi : telle devait être leur impression. Aussi voulurent-ils corriger l'attitude inamicale manifestée à leur égard par leurs compatriotes en essayant de freiner les excès du bolchévisme moscovite. Cette tentative prit, dès 1921, un caractère d'ordre politique et était dirigée contre le centralisme brutal de Moscou. C'est ainsi que naquit



le « déviationnisme national » qui, très rapidement, contamina les communistes des autres nations asservies par Moscou. Partout où ils surgissaient les « déviationnistes » étaient impitoyablement traqués par Staline. Pour ne parler que de la Géorgie, de tous les membres du premier gouvernement communiste géorgien, un seul parvint à mourir de sa mort naturelle. Tous les autres avaient été massacrés.

Néanmoins, ce mouvement poussa de profondes racines parmi les nations asservies par Moscou et contraignit Staline à certaines concessions. La Russie Soviétique se mua en Union des Républiques Soviétiques Socialistes avec « possibilité pour chacune des Républiques de se retirer librement de l'Union ».

Bien entendu, cette clause restera de pure fiction jusqu'au jour de l'écroulement de la tyrannie rouge.

Le futur historien de la lutte pour l'indépendance de la Géorgie consacrera, certainement, des pages enthousiastes relatant l'inébranlable fermeté des patriotes géorgiens devant la mort.

Lorsque, le 20 mai 1923, les généraux Abkhasi, Andronikachvili, Touloukidzé, et leurs compagnons, les mains liées, furent amenés à la Tchéka de Tiflis, après la lecture du verdict les condamnant à mort on les autorisa à parler une dernière fois ; tous sans exception, ils adressèrent à leurs bourreaux rouges des paroles empreintes d'une ferme dignité. — « Vous ne nous faites pas peur, car notre mort est le gage de la libération de la Géorgie ». — « Je meurs heureux, car je suis devenu digne de m'offrir en holocauste sur l'autel de la Patrie. Notre mort apportera la victoire à la Géorgie ». — « Transmettez aux autres que nous sommes morts ainsi, qu'il sied à des patriotes géorgiens ». — « On voit sur vos visages que notre courage vous étonne : allez et rapportez aux vôtres, comment les Géorgiens savent mourir pour leur Patrie ! »

A dater de ce jour, de semblables manifestations de courage et de fermeté semblent s'être érigées en règle pour les patriotes géorgiens traduits devant les tribunaux soviétiques.

Le catholico-patriarche Ambroise, le métropolite Nazaire, les généraux Gardapkhadzé, Soumbatachvili, Karalachvili, les deux frères Pourtzeladzé, les leaders politiques et leurs compagnons de lutte, les patriotes de tous les milieux et de toutes les classes sociales, jeunes ou vieux, tous tenaient le même langage à l'approche de la mort.

Les communistes Géorgiens eux-mêmes, pourtant de formation morale nihiliste, ne faillirent point à cette règle au moment de mourir. Aucun d'eux ne consentit à signer des aveux dégradants ou autres mea culpa.

L'ami d'enfance de Staline, Boudou Mdiviani, jeta à la face de ses accusateurs l'apostrophe que voici : « Faites signer de

semblables déclarations, là-bas, à Moscou, ici, c'est Tbilissi, la capitale de la Géorgie »...

Les annales de Géorgie consacreront des pages incomparables à la lutte pour l'indépendance soutenue par cette nation. Il y aura autant de place pour la glorification de l'héroïsme que pour celle du martyr le plus sublime.

Et certainement, un jour, ces nombreux exemples illuminés d'une grandeur surhumaine inspireront à quelque nouveau Shakespeare ou Roustaveli des pages immortelles.

Al. Assathiani.

A l'occasion du 30^e Anniversaire de l'exécution par les autorités soviétiques d'occupation des dirigeants de « l'**Organisation Militaire** » (mai 1923) un **office funèbre** pour le repos de leurs âmes sera célébré en l'Eglise Orthodoxe Géorgienne de Ste-Nino, 43, rue François Gérard, Paris XVI^e (Métro : Eglise d'Auteuil), le 17 Mai 1953 à midi.



